

## CINÉ-CAFÉ du 2 septembre 2023

Pour le premier ciné-café de la saison 2023/2024, nous nous sommes retrouvés un samedi matin, au théâtre Berthelot pour échanger sur les films qui nous ont marqués cet été.

Nous avons donc parlé de :

À tout seigneur, tout honneur : le film qui a fait la quasi unanimité est **Anatomie d'une chute**, de Justine Triet.

Que ce soit l'histoire, la narration, le jeu des acteurs, la mise en scène, tout est réussi et contribue à ce que malgré sa durée de 2h30, on ne s'ennuie pas.



Le personnage principal, une femme accusée du meurtre de son mari, est complexe. Autoritaire, elle assume ses besoins et revendique le droit de les assumer, sans concession. En même temps, elle aime. Elle aime ou a aimé son mari, elle aime son fils.

Nous sommes mis devant la complexité d'une relation de couple. Qu'est-ce qu'on donne, dans un couple ? Et qu'est-ce qu'on choisit de ne pas donner ? Plus que l'anatomie d'une chute, le film fait l'autopsie d'un couple qui est arrivé au bout de son histoire.

Ce qui a intéressé B., c'est le doute. Un procès, c'est toujours la mise en scène du doute mais dans ce film-là, pour le spectateur, il ne sera pas levé. Pour l'enfant non plus, l'enfant du couple dans le film. D'où cette

phrase mémorable de la psy qui dit à l'enfant : « *Quand on ne sait pas, on décide.* »

Des réserves ont été exprimées :

- sur le parti pris de la réalisatrice à propos du procureur général : il est caricatural, elle le « démolit » alors qu'elle n'a pas ce regard biaisé sur les autres personnages.
- sur la vraisemblance du mari qui enregistre une dispute à l'insu de sa femme. Quelle perversité ! Mais on a tous en nous une dose de perversion ; l'important, c'est de ne pas dépasser la dose !
- sur la vraisemblance du témoignage du psy : quid du secret médical ? Mais le secret médical peut être levé par décision de justice.

Ces petites réserves mises à part, le film est définitivement un des plus importants de l'année, qui donne beaucoup à penser et qui a le mérite de présenter un personnage féminin inédit, fort et d'une grande intelligence.



**Les Filles d'Olfa** : autre sérieux candidat à la Palme d'Or, qui l'aurait méritée pour l'originalité de son dispositif et la portée émancipatrice de son propos.

C'est l'histoire d'une famille tunisienne monoparentale : une femme a élevé seule quatre filles dont les deux plus âgées se sont fait enrôler, adolescentes, par Daech. Aujourd'hui, elles sont en prison en Lybie et l'une d'elle a eu une petite fille qui a 8 ans aujourd'hui et qui grandit en prison.

L'originalité du dispositif, c'est que la mère et ses deux filles les plus jeunes, celles qui sont restées auprès d'elle, racontent cette histoire mais qu'en plus, avec des actrices, elles rejouent des scènes du passé. Trois

actrices jouent Olfa et les deux aînées, un acteur joue tous les hommes qui sont passés dans leur vie.

L'entremêlement entre le documentaire et la fiction fait émerger de la vérité, de la vie **et de la joie** ! Si ça avait été juste un documentaire classique, il n'y aurait pas eu cette rencontre entre les protagonistes (les 2 filles cadettes et la mère) et les actrices qui sont des personnes extérieures à leur histoire. Leur rencontre fait naître des échanges d'où émerge certaines vérités dont elles n'auraient pas pu prendre conscience toutes seules. Comme cette scène où l'actrice qui joue Olfa explique à cette dernière qu'elle a été victime d'une chaîne d'oppression des femmes qui s'est répétée de génération en génération, qu'elle l'a subie puis qu'elle l'a fait subir à son tour à ses filles mais « la génération qui arrive, lui dit-elle, tes deux cadettes, ce sont elles qui vont briser cette chaîne. »

Non seulement des vérités comme celle-ci émergent, mais aussi de la joie. C'est un film plein de moments drôles et joyeux alors qu'il raconte une tragédie.



Une autre scène qui dit l'originalité de ce film, c'est celle où l'acteur qui joue tous les rôles masculins du film « craque ». À un moment, il incarne le deuxième mari d'Olfa, beau-père violeur des filles. L'une d'elles joue une scène où elle lui dit ses quatre vérités, chose qu'elle n'a pas réussi à faire dans la vraie vie. Et l'acteur craque : il quitte la scène et interrompt le tournage. À ce moment il n'est plus acteur ; il est personnellement impliqué, sans qu'on sache ce qui le scandalise : ne supporte-t-il pas la dureté de ce que raconte la jeune fille ? Ou bien d'être dans le rôle d'un violeur ? Le viol, ce tabou si grand que le mot n'est pas prononcé.

Moment de poésie : quand les quatre filles (les deux actrices qui jouent les aînées plus les deux cadettes) jouent les moments où elles avaient tellement faim qu'elles faisaient semblant de manger. Elles mimaient un repas où elles pouvaient se repaître de leurs aliments préférés.



Présentation du film à Cannes

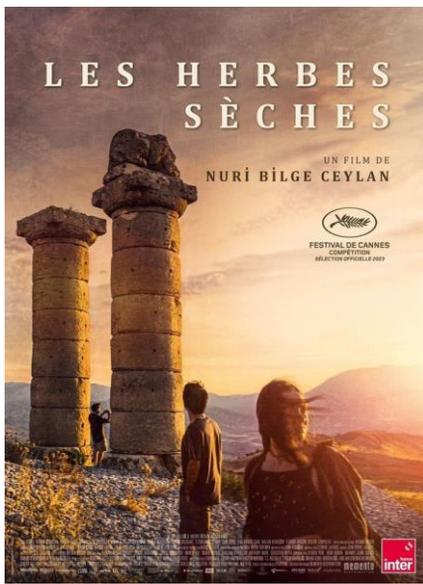
**Les Damnés ne pleurent pas** : Nous avons évoqué ce film la dernière fois mais reparlons-en, car il est malheureusement passé un peu inaperçu.

C'est l'histoire d'une mère qui vit au Maroc avec son fils de 17 ans dans des conditions très pauvres. Ils fuient de ville en ville, on ne sait pas ce qu'ils fuient, parfois ils dorment dans la rue. Pour survivre, elle se prostitue et lui fait des petits boulots journaliers. Ce qui est intéressant, c'est de découvrir la réalité sociale de gens très très pauvres qui sont obligés de vivre au jour le jour, tout cela avec une grande douceur dans la forme, grâce aux images de Caroline Champetier, chef opératrice du film qui était venue le présenter en avant-première au Méliès avant l'été.

Le titre est on ne peut mieux choisi : c'est un film sur la dignité des gens qui n'ont rien, qu'on méprise, alors qu'à l'origine de leur histoire il y a tout de même une injustice fondamentale : petit à petit on découvre que la femme a eu ce fils à cause d'un viol et qu'elle a été considérée coupable de son viol. Toute sa vie, toute sa misère découle de ça.

Beauté de l'ambiguïté aussi, particulièrement dans le personnage joué par Antoine Reinartz, qui incarne un colon français homosexuel friqué, qui profite de sa position sociale mais qui en même temps n'est pas jugé.





**Les Herbes sèches** : Dans un collège d'un village reculé d'Anatolie, dans un paysage hostile mais filmé de manière magnifique, un professeur se morfond de vivre dans une région aussi aride et rêve d'être muté à Istanbul. Il vit avec un colocataire et collègue qui lui, a le sentiment d'être passé à côté d'une nomination comme directeur de l'école. Tous les deux sont attirés par une femme qui les bouscule tant elle n'est pas dans l'auto-apitoiement alors qu'elle aurait beaucoup plus de raisons de se plaindre qu'eux.

Le colocataire est celui qui se montre amoureux transi ; mais il ne fait rien, alors le personnage principal, Samet, prend place dans le lit de la demoiselle, avant de rentrer et de s'en vanter. Bref, l'un est pleutre, l'autre fourbe : embarras du mauvais choix ! Petit à petit, on comprend que les herbes sèches, ce sont eux, ces deux hommes.

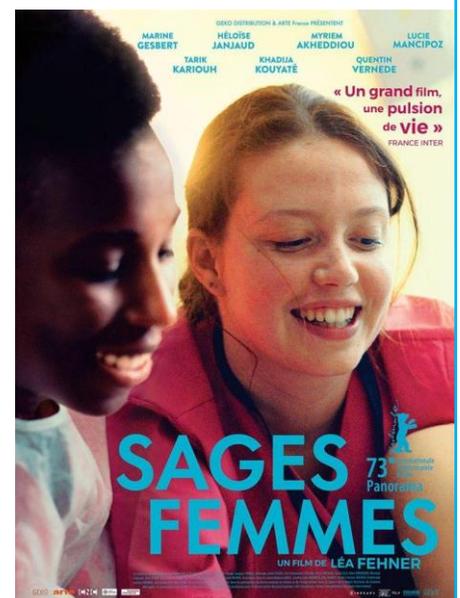
Samet, c'est Platonov : mélancolique, il rêve d'un ailleurs, à l'instar des *Trois sœurs* de Tchekhov aussi, mais il est tellement désenchanté et misanthrope qu'il ne sera jamais heureux.

Quand on voit du Tchekhov au théâtre, on n'a pas la dimension cosmique alors que là, les images sont tellement belles qu'on a l'impression que la beauté du monde est à portée de son regard, d'autant plus qu'il est photographe ; mais il ne sait pas la voir, l'apprécier.

Une scène a scotché M-C. : celle où Samet sort du film pour se rendre... sur le plateau de tournage ! Il se dirige vers une loge, se lave les mains en face d'un grand miroir... où il ne veut pas se voir. Il ne peut pas se regarder dans la glace parce qu'il s'apprête à trahir celui qui devrait être son ami.

C'est un film de fiction... très bien documenté. Écoutez si vous avez vu le film le passage de la réalisatrice à l'émission [Plan large](#) : elle explique l'année qu'elle a passée à travailler avec sa troupe de jeunes acteurs et avec des sages-femmes dont les récits ont nourri le film.

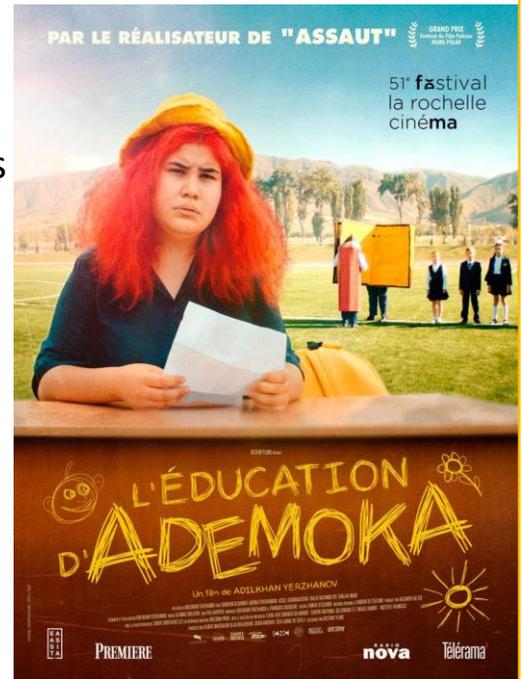
Le film est un ascenseur émotionnel puisqu'il nous entraîne au cœur d'une maternité où nous suivons deux apprenties sages-femmes vite surmenées. C'est aussi un film sur le collectif, seul capable de compenser la dégradation effarante et rapide des conditions de travail et des conditions de naissance, dans les hôpitaux en France.



La découverte de l'été, c'est le réalisateur de ces deux films : Adilkhan Yerzhanov, cinéaste kazakh dont l'humour rappelle celui d'Aki Kaurismaki. Entre la caricature

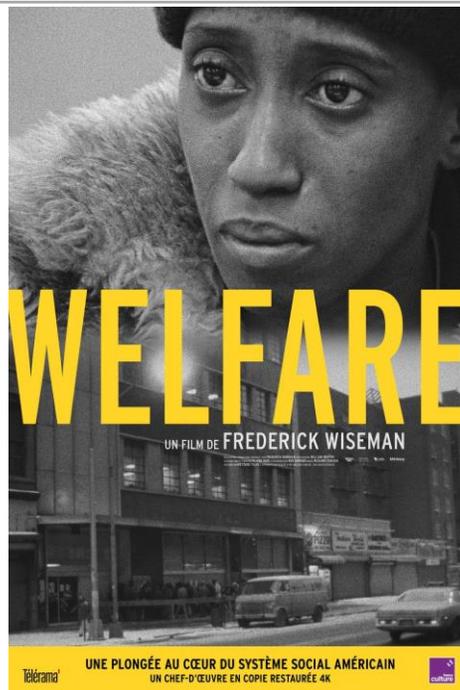


et le burlesque, les deux films, très différents (l'un raconte une prise d'otages dans une école, l'autre l'éducation d'une réfugiée par un professeur alcoolique) stylisent le réel pour montrer, l'air de rien, l'incurie des autorités, la corruption et l'art comme seule planche de salut.



Sublime reprise en version restaurée de **Welfare**, le documentaire -fleuve (comme le sont tous ses films 😊 !) de Frédéric Wiseman, tourné en 1973 dans les services sociaux de New-York.

Il y a là pléthore de personnes qui sont des personnages, qui « ne savent pas qu'ils sont des



acteurs », comme disait un protagoniste de *Sur l'Adamant*, au début du beau film de Nicolas Philibert. Ils sont tous là pour essayer de faire débrouiller leur situation mais les travailleurs sociaux qui recueillent leurs doléances ne peuvent pas grand-chose, pas plus que leurs chefs en back office !

Frédéric Wiseman reste toujours longtemps dans les lieux qu'il décide de filmer, pour se faire oublier. Une fois cet objectif atteint, il filme tout le monde : les cas sociaux comme les fonctionnaires sensés les aider, mais aussi les balayeurs, les gardiens... dont un gardien noir qui se fait inonder d'injures par un raciste blanc du Ku Klux Klan et qui non seulement garde son calme, mais le pousse dans ses retranchements, dans ses contradictions.

Deux choses diffèrent d'aujourd'hui : les entretiens ne se font pas à huis clos, ce qui crée un niveau sonore stressant ; et on en reste aux mots : il y a des échanges verbaux vifs, mais pas de violence physique, de passage à l'act.

Enfin, les gens jouent leur vie, là. Ils ont une puissance d'expression théâtrale.

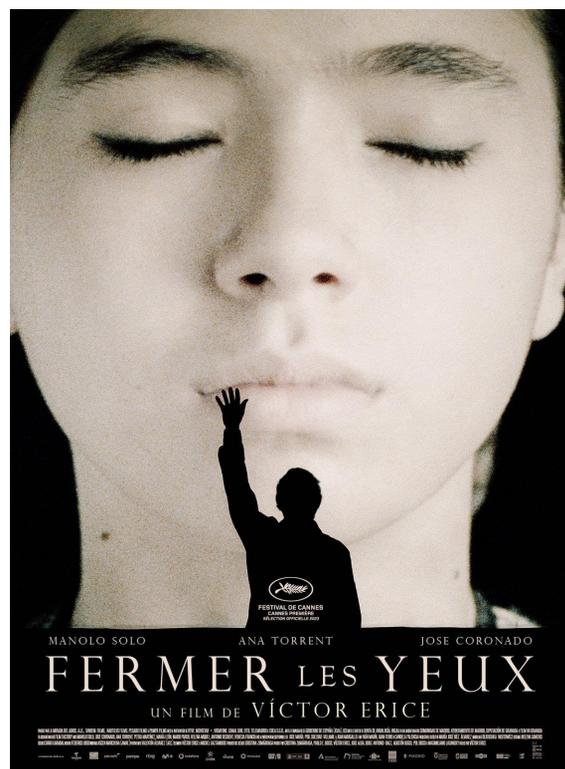




Jean-Luc Godard à Cannes en 1985

**Fermer les yeux**, de Victor Erice, cinéaste espagnol, se déroule à Madrid et en Andalousie, mais commence à « Triste le Roi » (en français dans le texte), sur le tournage d'un film resté inachevé à cause de la disparition subite, une nuit, de Julio Arenas, l'acteur principal.

Trente ans plus tard, Miguel Garay, le réalisateur du film inachevé, vivant chichement de pêche en Andalousie, accepte contre rémunération de participer à une émission de télévision du genre « Portés disparus ». Car Julio Arenas était aussi un de ses amis et sait-on jamais ? Cette émission pourrait-elle permettre de le retrouver ? Tout va s'enclencher à partir de la diffusion à la télévision de cette émission...



Quelle foi dans le pouvoir du cinéma se manifeste dans ce film ! « *Depuis Dreyer, il n'y a plus de miracles au cinéma* » dit un ami du cinéaste qui recherche son ami disparu... « *Qu'à cela ne tienne !* » semble lui répondre Victor Erice, qui met en œuvre un récit qui non seulement convoque l'art cinématographique dans ce qu'il a de plus révélateur, mais filme aussi des relations humaines d'une richesse exceptionnelle...

Eh oui, Miguel Garay, l'ex réalisateur devenu pauvre pêcheur, ne vit même pas dans une maison mais dans une caravane aménagée, au bord de la plage. Ses voisins pareil, un jeune couple avec enfant qui pousse dans le ventre de la dame. Mais quand ils s'invitent à dîner, le repas simple et délicieux qu'ils partagent les nourrit autant que l'entraide et l'amitié.

Avec Max, le monteur de son film, un vieux monsieur comme lui, ils échangent les souvenirs comme deux hommes qui ne se sont jamais perdus de vue. Miguel demande-t-il un service à son ami, celui-ci accourt, même s'il doit pour cela avaler quelques centaines de kilomètres.

Mais surtout, surtout, quand sa quête l'amène à ce que je ne peux dévoiler ici, le respect, la précaution, la délicatesse avec laquelle les différents protagonistes interagissent... donnent envie d'entrer dans l'écran et de se trouver parmi eux !



J'ai perdu mon meilleur ami,  
mais aussi mon film.

Il y a aussi le plaisir de suivre une histoire à la *The Shanghai Gesture* (film de Josef Von Sternberg de 1941, avec Gene Tierney en sublime fille perdue...) C'est-à-dire une histoire avec des clés à rechercher dans le passé, des ramifications, des couches et des sous-couches, de l'exotisme, des personnages shakespeariens.

Pourquoi le film dure-t-il presque 3 heures ? C'est le temps qu'il faut, vraiment, pour l'histoire qu'il raconte. Pour l'émotion qu'il crée à la manière d'un artisan, scène après scène, dans des intérieurs filmés dans des tons chauds, et des extérieurs inondés de la lumière méditerranéenne, mais douce, captée le soir, quand elle tape moins fort.

C'est le temps qu'il faut pour qu'advienne enfin, dans les dernières secondes du film, ce qui explique son titre et qui nous laisse subjugués.

Deux jeunes filles qui connaissent l'interprète principale (Aline Hélan-Boudon, 13 ans pendant le tournage, fille de Marie Boudon, une des animatrices du Méliès) nous ont demandé ce que nous avons pensé de **Paula**, de Angela Ottobah, qu'elles n'avaient pas encore vu.

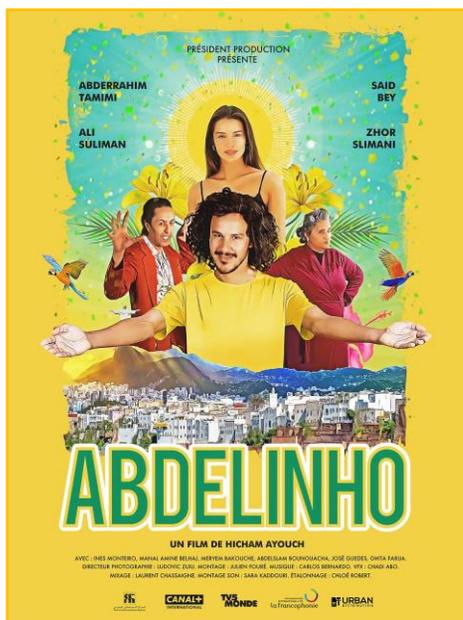
C'est un film sur l'emprise d'un père sur sa fille. C'est un père terrifiant, mais cela ne se voit pas tout de suite, on le comprend peu à peu. Il y a aussi un rapport d'amitié fusionnelle très intéressant entre deux pré-adolescents (Paula et un de ses camarades d'école).

C'est un film qui met mal à l'aise du fait de l'histoire qu'il raconte, mais aussi par la façon dont il est filmé. Par exemple la première scène qui se passe sous l'eau commence comme une

scène de vacances sympathique, et puis une angoisse monte petit à petit.

Une autre image marquante voit Paula s'enfoncer dans la forêt, de nuit, s'éclairant d'une lampe portative, et le faisceau de lumière éclairant les arbres qui l'entourent, avec l'obscurité par-delà et tout autour, rappelle des images de contes pour enfants terrifiants.

C'est-à-dire que la forme se marie parfaitement avec le fond. C'est une réussite.



Dans un tout autre genre, **Abdelinho**, film marocain de Hicham Ayouch, est un conte de fées décalé et drôle sur un problème grave. Il ne ressemble à rien de ce qu'on voit d'habitude

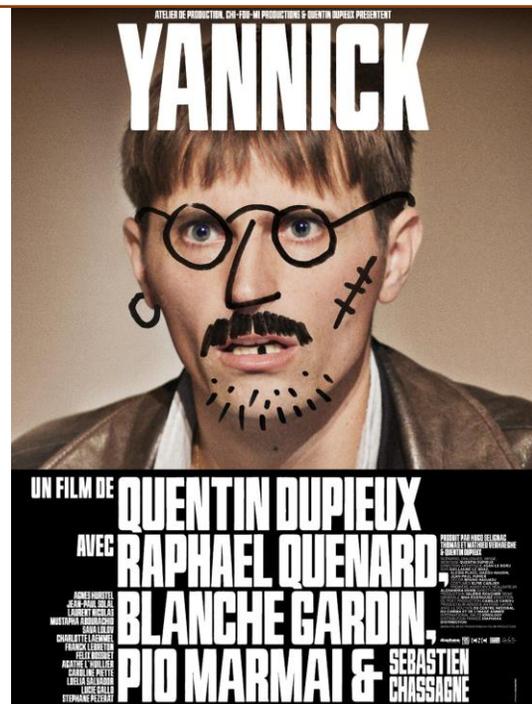
Abdelinho est un fils unique, d'une trentaine d'années, amoureux de tout ce qui est brésilien, et particulièrement de Maria, héroïne d'une telenovela brésilienne. Il donne des cours de samba aux femmes de son quartier mais un télévangéliste musulman veille au grain...

Ne vous fiez pas à la bande-annonce ! Elle évoque une comédie sans profondeur alors qu'il y a un discours

tout à fait sérieux : sous ses apparences de merveilleux. **Abdelinho** expose comment sous l'emprise de la religion, les gens sont capables de retourner leur veste. Sans être naïf, le film choisit l'optimisme, tout en nous faisant comprendre que sa fin heureuse est provisoire.



**Yo Mamma** est un film qui a l'air débile, si vous vous fiez à son affiche par exemple, mais il montre une vie en banlieue (à Sarcelles) qu'on n'a pas l'habitude de voir, à travers le rap. Toutes les générations se côtoient, toutes les origines, africaine, maghrébine, française. C'est un regroupement de populations qui vivent ensemble plus ou moins bien et ça montre vraiment comment on vit en banlieue aujourd'hui.



**Yannick** brille par son originalité (mais quel film de Quentin Dupieux ne le fait pas ?) Il raconte un spectateur, joué par l'inénarrable Raphaël Quenard, qui interrompt la pièce de théâtre (du très mauvais boulevard) qu'il est venu voir, parce qu'il s'ennuie (« *Je suis venu pour me distraire mais je ne suis pas du tout détendu, là !* ») Il sème la pagaille en prenant la salle en otage et ses revendications résonnent avec la France énervée d'aujourd'hui, les gens qui se sentent méprisés alors qu'ils bossent dur.



Nous sommes nombreux à avoir vu **Les algues vertes**. Deux d'entre nous l'ont vu en Bretagne, la région concernée par le problème, dans une petite salle qui d'habitude accueille un public restreint, mais là elle a fait salle comble. C'est un « film-dossier », qui vaut plus pour son contenu (il raconte que l'élevage industriel des porcs génère des algues vertes dont la décomposition dégage un gaz mortel) que pour sa forme convenue. L'histoire est un peu simplifiée par rapport à l'enquête réelle, mais il montre à quel point le sujet est politique et combien il est dangereux aujourd'hui de s'attaquer à la mafia de l'agriculture industrielle.

Enfin, terminons ce riche inventaire des films de l'été 2023 par **Le ciel rouge**. C'est un très bon film sur la position du créateur. Le personnage principal est un écrivain, qui a publié un premier roman et est en train de travailler sur son second. Il séjourne avec son petit ami plus deux autres trentenaires dans une maison de vacances au milieu d'une clairière dans la forêt au bord de la mer Baltique. Ses co-vacanciers lui proposent d'aller se baigner, de faire une balade, de profiter de la vie et de la nature et il passe son temps à décliner, au motif qu'il « faut qu'il travaille ». Sauf que quand ils le laissent seul, il ne fait rien et procrastine.

Parallèlement à ce fil narratif, un incendie géant brûle les forêts de la région et petit à petit s'approche, dangereusement.

Dans le débat après le film, le réalisateur a parlé de cette position du créateur qui se met en retrait pour observer ceux qui l'entourent, mais qui du coup ne participe pas à la vie collective et s'assèche.

Sur les interactions, ou non interactions entre les personnages, le film est passionnant.



Certains ont nuancé ce point de vue en décrivant le personnage principal comme froid, sec, peu subtil; d'autres l'ont trouvé au contraire complexe : hautain et suffisant au premier abord, mais à un moment donné, au gré de certains événements, il va changer.

On a parlé du débat : les avis étaient partagés entre ceux qui l'ont trouvé inintéressant parce que le réalisateur s'écartait de son film pour parler de lui-même, de ses points de ressemblance avec son personnage principal, de la forêt comme source d'inspiration éternelle des artistes allemands ; et ceux qui ont trouvé ses propos pertinents parce qu'ils éclairaient son film par circonvolutions, sans en parler directement mais en enrichissant par ses propos la perception et la compréhension qu'on pouvait en avoir.

Prochain Ciné-Café :  
Samedi 7 octobre, juste après le festival du film de Montreuil

